

## ZINSOUGA *La polygamie a mal vieilli*

SUITE DE LA PAGE 1

Chaque femme a sa chambre. Et Zinsouga choisit dans laquelle il veut dormir, chaque nuit. Les enfants sont élevés comme frères et sœurs. La vie y semble harmonieuse. Même si chaque femme voudrait être la seule.

Le cas de Zinsouga est exceptionnel. Habituellement, les femmes s'entredéchirent, n'acceptent pas, se rebellent. Elles vivent dans des maisons séparées avec chacune leurs enfants pour lesquels, de moins en moins souvent, le père pourvoit aux besoins par une pension alimentaire. Zinsouga a six femmes. D'autres en ont 32, ou 18 ou 12. Un homme peut toutes les inscrire au registre des allocations familiales. On songe à imposer un plafond.

Des femmes africaines vous diront que, naguère, la polygamie n'était pas une mauvaise chose. Dans les villages, elle forçait au moins l'homme à subvenir aux besoins de sa marmaille. Mais cette pratique a mal vieilli et, aujourd'hui, laisse beaucoup de femmes et d'enfants à l'abandon. Dans le quartier Sainte-Rita, le père Claude Templé et son équipe de jeunes travailleurs sociaux béninois recueillent des enfants de la rue. Certains sont victimes de la polygamie. Ils ne trouvent plus leur place dans le foyer familial. On voit, dans des immeubles de Cotonou, de jeunes filles âgées de 7 à 15 ans qui travaillent comme bonnes à tout faire. Ce sont les «vidomègons». Elles ont été cédées par leurs parents du village à un oncle ou à une amie en échange d'un montant d'argent. Elles sont louées ou elles sont vendues. En principe, leur bien-être doit être pris en charge par ce nouveau tuteur. Mais dans la réalité, ce sont des esclaves. Séparées de

leur famille, les jeunes filles ne vont plus à l'école. Elles sont parfois expatriées. Elles sont battues, violées.

Le père Templé recueille certaines d'entre elles, qui ont fui leur enfer pour en choisir un autre. Les enfants se sont reconstitués une nouvelle famille dans la rue. Ils ont connu la frénésie des drogues, colle, essence ou amphétamines importées illégalement du Nigéria. La police les ramasse, la nuit, sur les bancs de la place de l'Étoile rouge, vestige de l'époque marxiste, révolue depuis 1991. Ils arrivent à Sainte-Rita malades. Certains ne savent plus dormir. Ils sont plus confortables par terre que dans un lit. Ils ne savent plus se laver. L'équipe du père Templé leur montre un métier, les réhabilite, retrouve leur famille lorsque c'est possible. Cette situation est peut-être en partie une conséquence d'un développement mal géré. C'est en tout cas ce que croient les animateurs de Sainte-Rita. Les exigences des bailleurs de fonds internationaux, la dévaluation du franc CFA, les nouvelles impatiences suscitées par la démocratie et par la captation de la télévision par satellites, tout cela a bouleversé les mœurs locales et engendré une pauvreté. Des villageois ont fui vers la ville où ils n'ont pas su s'adapter aux conditions de vie urbaines. Ils n'ont pas trouvé d'emploi. Leur situation, comme dans un cercle vicieux, devient un obstacle au développement. Car ces gens-là deviennent des exclus, ils échappent à l'école, ils sont condamnés à la débrouillardise.

Heureusement, il existe, dans ce pays, une organisation sociale qui échappe complètement à l'État et qui semble servir à maintenir un minimum de cohésion sociale. En même temps, ces pouvoirs parallèles, s'ils étaient laissés à eux-mêmes, pourraient, par leur attachement à des coutumes anciennes, freiner l'ouverture du pays, empêcher l'épanouissement de ses citoyens. «Ils

peuvent être dans l'ombre et tout casser. Il vaut mieux les sortir de l'ombre et les associer à la démocratie», dit la vice-présidente de L'association des femmes juristes du Bénin, Marie-Elise Gbedo.

Il existe au Bénin, en parallèle au pouvoir politique officiel, un système de chefs ou de rois de villages. Ces rois, le président Nicéphore Soglo les a reconnus officiellement. Il les consulte. Ces gens-là héritent du trône de leurs ancêtres. A Parakou, au nord du Bénin, le roi est mort il y a plusieurs mois. En ce moment, les frères du défunt se disputent la couronne, à coups de sortilèges. La sorcellerie fait partie de la vie au Bénin.

J'ai rencontré, à Parakou, le premier ministre du roi du village, Baba Damagui. Il vit dans une case de terre et de chaume, qui le garde au frais. Il n'y a rien à l'intérieur, sinon un tapis pour s'asseoir. Il m'adresse à son ministre des Communications, le griot du village, Sakou Mama, qui me raconte l'histoire du royaume et m'explique laborieusement, dans sa langue locale bariba, le rôle des rois. Leur pouvoir est informel. Leur autorité est morale. Ils vivent des dons de la communauté.

Boras Béhanzin est l'héritier du roi Béhanzin d'Abomey, un village béninois. Aujourd'hui, Boras dirige une organisation communautaire qui aide les paysans à former des petites entreprises. Selon lui, c'est «l'attachement au système traditionnel qui a permis de résister au rouleau compresseur marxiste et a facilité l'éclosion de la démocratie». Il affirme que les paysans suivaient davantage les conseils de leurs rois que les diktats du régime militaire. Et aujourd'hui, les rois aplanissent les différends entre les communautés après les combats électoraux. Mais il est clair que ces rois peuvent, s'ils le veulent, battre un candidat par leur influence.

De même, relate Clarisse Laourou, les campagnes de

sensibilisation contre l'excision du clitoris des femmes et des fillettes, une pratique généralisée dans le nord du pays, ne peuvent avoir lieu sans l'accord du roi local.

Le Bénin est aussi le pays du vaudou, du «vodun», en langue locale fon. Et le vaudou, en plus d'être une pratique spirituelle, est un système parallèle d'organisation sociale. Le culte du vodun, c'est le culte des ancêtres divinisés, que l'on appelle à revenir parmi les vivants lors de cérémonies colorées, sanguinaires parfois. Ces cérémonies sont l'occasion de fêter l'ancêtre, lui montrer qu'on ne l'a pas oublié. En échange, on sait qu'il protégera ses descendants.

A Ouidah, un village situé au sud-ouest du Bénin, on trouve à l'ombre de l'église catholique, le temple du Python, élevé à la gloire de ce serpent qui représente une divinité. Le python existe. Il a une maison où on le garde au frais. Les touristes se font photographier avec lui autour du cou.

Régulièrement, on y tient des cérémonies sacrificielles. Des cabris, des moutons, des poules, des vaches sont égorgés vivants, leur sang nourrit les divinités. On en asperge la tête des jeunes adeptes qui dansent, un animal pris entre les dents, jusqu'à tomber en transe. A Savalou, un village situé un peu plus au nord, on a sacrifié un enfant nouveau-né, avant Noël. Mais c'était pour la sorcellerie, dit-on, pas pour le vaudou. Catherine et Bernard Desjeux écrivent, dans un album illustré magnifique sur le Bénin que «tout projet de développement ne peut réussir que s'il tient compte de ces liens qui imprègnent chaque famille du Sud-Bénin depuis des siècles».

*Michel Venne a réalisé ce reportage grâce à une Bourse Nord-Sud décernée annuellement par la FFJQ et financée par l'ACDI.*

À suivre